DÉPARTEMENT DE L'OISE.

OUVERTURE
DES COURS
DE L'ÉCOLE CENTRALE.



A BEAUVAIS,
DE L'IMPRIMERIE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE.
AN V.

10.



SÉANCE D'OUVERTURE DE L'ÉCOLE CENTRALE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE.

Le 3 Brumaire, an 5 de la République française, une et indivisible, les membres de l'Administration centrale du Département de l'Oise, réunis aux diverses autorités constituées placées dans la commune de Beauvais, aux membres du Jury d'Instruction publique et aux Professeurs désignés par le Jury et acceptés par le Département, se sont rendus à la salle électorale située dans le local des ci-devant Ursulines de Beauvais, affecté au placement de l'Ecole centrale, à l'effet de procéder à l'inauguration de ladite Ecole. Ils ont trouvé rassemblés dans le local un grand nombre de citoyens et d'élèves appellés par l'intérêt qu'inspire la restauration des sciences. L'Assemblée formée, le citoyen *Dubout*, président

du Département, les membres du Jury, et ceux des Professeurs nommés et arrivés, ont prononcé les discours dont l'analyse suit.

ANALYSE

Du Discours du citoyen DUBOUT, Président du Département.

CITOYENS,

C'EST en acquérant des connaissances que l'homme vient à sentir sa propre dignité, et à apprécier ses liaisons et ses rapports avec les autres dans l'ordre social. L'homme instruit peut seul à juste titre se prétendre libre, bien différent de l'homme sans connaissances qui, semblable au sauvage, au milieu d'une société sagement organisée, jouit des avantages des lois de cette société, sans être en état de les évaluer. L'homme instruit, au milieu des barbares, à la cour des despotes, sait conserver sa liberté et vivre en Républicain. Tels furent *Platon* chez *Denis* de Syracuse, *Aristote* à la cour de *Philippe* et d'*Alexandre*, son fils. C'est donc aux progrès successifs des connaissances qu'il faut attribuer les diverses révolutions dont notre globe a presque sans cesse été le théâtre ; si elles eussent été également ré-

parties, le mot *révolution* serait encore à créer, le *despotisme* serait encore inconnu. Sans fixer vos regards sur des époques antérieures, c'est l'ignorance, mère de tous les vices et de tous les crimes, qui, dans Athènes, sous les yeux même de *Solon*, à l'instant où il refusait le pouvoir absolu, suggéra à *Pysistrate* sa parade politique de se présenter à l'assemblée du peuple couvert de sang, afin d'en obtenir des gardes, parade que, de nos jours, des jongleurs révolutionnaires ont imprudemment répétée. Depuis, elle incendia la fameuse bibliothèque d'Alexandrie en Europe, elle théocratisa avec *Constantin*, elle ravagea l'Italie, elle saccagea Rome; en Afrique et en Asie elle accrédita les ridicules visions de *Mahomet*. De nos jours, frappée du vœu philantropique de *J. J. Rousseau*, regrettant toute révolution qui pourrait coûter même une goutte de sang, crainte de son accomplissement, à son aurore elle ensanglanta la nôtre, puis elle provoqua l'émigration de ces hommes aussi stupides que féroces, qui, encore en ce moment, portent les armes contre leur patrie : en organisant les massacres du trop fameux 2 septembre 1792, elle préparait son 31 mai 1793. Alors voulant ôter toute possibilité au retour vers la liberté, elle créa le

décemvirat pour ses plus dévoués sectateurs, inventa la chimère des suspects, et coëffée du bonnet rouge, la torche incendiaire d'une main, la hache révolutionnaire de l'autre, elle désigna les savans qu'il fallait égorger, et les dépôts littéraires qu'il fallait réduire en cendres, projet non moins insensé qu'il était vaste! Mais l'art ingénieux de transmettre les connaissances en masse, l'imprimerie existait déjà depuis trop long-temps pour elle.......
Malgré toutes les improbabilités du succès, elle n'en tenta pas moins l'exécution sur la surface entière de la République. Combien de savans, hélas! n'avons-nous pas à regretter! Combien de monumens des arts et des sciences n'avons-nous pas vu détruire! Au milieu de nos pertes, il nous reste encore bien des dédommagemens. Dans son choix de Jurés pour l'Ecole centrale, l'Administration départementale a eu la faculté de prouver que tous les hommes éclairés n'avaient pas été enlevés à la France. Jour régénérateur et précurseur de la constitution, Neuf Thermidor de l'an 2, c'est ton ouvrage, tu mis le terme aux ravages de l'ignorance! (ici l'orateur fait le tableau des vertus sociales qui ont pris la place des crimes et de la licence la plus effrénée, et fait pressentir que la muse fidèle de l'histoire dé-

versera sur le monstre de l'ignorance toutes les horreurs qui ont accompagné la révolution française)— Sans connaissances, esclavage ou révolution avec excès. Ce serait donc aujourd'hui un crime de lèse-liberté que de négliger les moyens d'instruction. Tout nous y convie, acquérons des connaissances, cultivons l'instruction; par elle assurant la liberté sur des bases inébranlables, nous aurons alors des droits à la reconnaissance des générations successives, qui, jusques dans la postérité la plus reculée, applaudissant à nos efforts, jouiront du fruit de nos travaux.

EXTRAIT

Du Discours du citoyen CASSINI, Président du Jury d'Instruction.

Pénétré de l'importance des fonctions dont il était chargé, jaloux de répondre à la confiance dont il a été honoré, le Jury, en apportant autant de scrupule et d'attention dans ses examens, que d'impartialité et de justice dans ses choix, ne s'est pas dissimulé que de ces mêmes choix doit dépendre le succès d'un établissement national, si intéressant pour la jeunesse de ce Département, désiré depuis si long-temps, et qui n'est pas un des moindres bienfaits de notre nouvelle constitution. Ce n'est qu'à regret sans doute que nos Législateurs voyaient depuis plusieurs années l'instruction suspendue dans la totalité de la République, et l'ignorance étendant peu à peu son empire sur la génération présente, préparer nos jeunes citoyens à devenir un jour les ennemis de la liberté, au lieu d'en être les défenseurs. Mais ce n'est qu'après l'établissement d'un gouvernement fixe, et sous le règne

d'une constitution libre, qu'il est possible de s'occuper activement de l'éducation publique, de lui donner un autre caractère, d'opérer tout ce qui peut concourir à sa perfection, en la dépouillant de tout ce qu'elle avait de pédantesque, d'oiseux et d'inutile. Littérature, science et morale, voilà les trois pricipaux objets qui doivent faire la matière de l'instruction publique; mais gardons-nous d'adopter la fausse idée que l'on semblait avoir eue dans l'établissement des anciennes écoles. On croyoit, à force de temps, et en prolongeant les études pendant de longues et tristes années, réussir à donner un enseignement complet de langues et de divers objets de leurs études; mais qui de nous n'a point éprouvé par lui-même que le plus grand coryphée dans ses classes, bien loin d'être un habile docteur, en sortant du collège, n'avait souvent d'autre parti à prendre, s'il voulait s'élever au-dessus des hommes ordinaires, qu'à oublier d'abord la plus grande partie de ce qu'il avait appris et à recommencer ensuite sur de nouveaux frais, à étudier ce qu'il n'avait que fort mal su? Dans une éducation publique, au lieu de s'amuser et de perdre un temps considérable à enseigner laborieusement telle ou telle langue, ne serait-il pas plus à propos de s'atta-

cher préférablement à bien faire connaître aux jeunes gens leur propre langue, et de ne leur donner ensuite que les premiers élémens de quelque autre, soit morte, soit étrangère, et toujours comparativement à la leur propre? Il serait important de leur faire connaître le génie des diverses langues, leurs rapports, leurs différences, et de leur indiquer une méthode simple et générale pour apprendre et étudier seuls toutes les langues, ce dont, par la suite, chaque individu pourrait faire usage selon son goût et ses besoins, sans avoir eu l'ennui et le dégoût dans la jeunesse, d'employer bien du temps à mal apprendre celle de toutes les langues peut-être dont il aura le moins besoin. On pourrait dire la même chose des sciences, même de celles que l'on appelle *exactes*. Il ne faut point avoir la prétention de rendre grands physiciens, ni grands géomètres des jeunes gens à qui un esprit encore léger et un raisonnement peu formé, ne permettent pas une application bien suivie ni de fortes combinaisons. Avant de leur remplir la mémoire d'une foule de faits et d'expériences, avant de leur apprendre une longue série de propositions, de théorèmes vagues et abstraits, il faut s'attacher à former leur raison et leur jugement par des définitions justes et précises

des objets et des choses tant physiques que morales. Les Mathématiques, c'est-à-dire les premiers élémens de la Géométrie, sont ensuite l'étude la plus propre à perfectionner le jugement des jeunes gens. La sécheresse et la difficulté de l'étude de la Géométrie n'ont en partie lieu que par la mal-adresse de ceux qui l'enseignent; il est une manière d'en rendre les leçons attrayantes pour les jeunes gens : ne les effarouchez pas d'abord par une nomenclature scientifique et barbare; faites bien connaître les choses; le mot et les noms viendront par la suite. Je ne crains pas de l'avancer, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, lorsque la jeunesse ne profite pas des leçons que nous lui donnons, c'est presque toujours notre faute, etc. (L'orateur entre ici dans quelques détails sur la manière de réunir l'étude des sciences et de les faire marcher, pour ainsi dire, de front.) Mais c'est assez m'arrêter sur cette matière, que les Professeurs ici présens ont depuis long-temps approfondie et méditée. Je n'ai plus que des vœux bien sincères à former pour la prospérité de l'Ecole centrale de ce Département. Le Jury ose assurer d'avance les Professeurs du plus doux fruit de leurs efforts et de leurs travaux. Il leur répond de la reconnaissance unanime de leurs concitoyens;

il leur garantit cette vénération, cette haute considération qui, jusqu'à présent, avaient été si injustement refusées à une profession aussi respectable que la leur, et qui, dans une République, chez une nation sage et régénérée, doit, avec celle d'agriculteur, partager nos premiers hommages.

EXTRAIT

DU DISCOURS DU CITOYEN DUBOURG, MEMBRE DU JURY D'INSTRUCTION.

LORSQUE dès l'origine et dans le cours de notre révolution, on vit dans presque toute l'étendue de la France le peuple dupe de contes ineptes, de fables aussi ridicules qu'absurdes, se porter à des excès, à des atrocités dont les annales des nations les plus sauvages nous présenteront à peine des exemples, on se demanda si ce même peuple n'était pas encore plus ignorant, qu'il ne se croyait malheureux. C'est en effet à ces deux sources, ignorance et misère, qu'il faut rapporter, si non l'existence des révolutions, au moins tous les crimes odieux qui les ont si souvent déshonorées. Cependant au milieu de mille protestations de zèle pour son bonheur, avec lesquelles il est toujours facile d'égarer une multitude imprévoyante et crédule, l'instruction, source de la félicité publique, loin de s'étendre ou s'améliorer, languit d'abord, dégénéra rapidement et s'anéantit tout-à-fait. (L'orateur tonne

avec force contre le cruel système du vandalisme qui a ravagé et moissonné toutes nos richesses littéraires et les chefs - d'œuvres de l'art.) Les Belles-Lettres, l'étude des Langues ne sont pas un frivole amusement de l'esprit, un aliment à la curiosité oisive, elles forment à l'habitude du raisonnement, à l'attention, à la réflexion, elles préparent à des goûts plus solides, à l'intelligence des conceptions plus hautes, etc.—Parlerai-je de l'étude du dessin, de la physique, de l'histoire naturelle, de la chymie? Parmi les personnes que les spéculations commerciales ont trop accoutumées à ne considérer comme des résultats utiles que ceux qui contribuent prochainement à augmenter leur fortune, c'est un préjugé commun de regarder la plus pure des sciences comme une occupation stérile, dont le goût et la passion dénotent à leurs yeux un esprit peu solide; mais si ces personnes voulaient y réfléchir, la moindre attention leur ferait promptement découvrir que les méditations du mathématicien, les recherches du naturaliste, les expériences du physicien, les essais du chymiste, les études du dessinateur tournent presque tous en dernière analyse au profit du commerçant. De quelle ressource n'est pas l'étude de la Grammaire en général? Eh!

dans quel temps fut-il plus nécessaire de nous dessiller enfin les yeux sur ce charme funeste, sur cette magie puissante de tant de mots à l'aide desquels une foule d'imposteurs a su dans tous les siècles précipiter les peuples dans une ruine entière au nom de leur salut ! Hier encore le mot chéri de *Liberté*, rayonnait sur toutes les portes, tandis que le plus affreux despotisme pesait sur toutes les têtes. Lorsqu'au jour de l'installation du Jury, notre illustre Collègue (1) se plaignait qu'il nous manquât encore un bon Traité de la *Définition*, c'est qu'il savait que les mots sont une tyrannie, et qu'il faut la détruire, si l'on veut enfin fonder et affermir l'empire des choses. L'histoire des crimes et des malheurs de l'humanité n'est presque que celle de l'abus des mots. Que l'instruction ne soit donc plus un canal étroit qui, dans un cours trop limité, vivifie à peine quelques arbres, quelques plantes, et de petites portions de terrein ; qu'elle se répande au loin par torrens, qu'elle pénètre dans les chaumières de nos campagnes, dans nos atteliers de travail, et que par-tout un peuple nombreux d'auditeurs inonde en foule les portiques de l'enseignement. Gloire immortelle sans doute

(1) Le citoyen *Cassini.*

à ces innombrables héros, vrais fondateurs de notre liberté, seuls soutiens de l'honneur français; mais aussi gloire aux talens, gloire aux arts amis de la paix, en un mot, gloire à l'Instruction. Qu'ils l'obtiennent de vous, Citoyens, ceux qui ont le courage de se consacrer à l'enseignement public, ou de faire tourner leurs connaissances au profit de la société entière, et recevez en échange le sentiment de vos droits, la connaissance de vos devoirs, et toutes les lumières qui seules peuvent établir parmi nous le véritable esprit public, et former des juges intègres, des administrateurs laborieux, des législateurs éclairés, et dans tous les états possibles, de bons, d'honnêtes et d'heureux citoyens.

EXTRAIT

DU DISCOURS DU CITOYEN DANSE, MEMBRE DU JURY D'INSTRUCTION.

COMBIEN le gouvernement français encore engagé dans une guerre extérieure, à peine délivré des horreurs de la guerre civile, portant un coup d'œil sur l'état de la République, doit être affligé de la triste situation où la tyrannie a plongé les sciences et les arts dans ces brillantes contrées dont ils avaient fait leur patrie ! Il n'ignore pas combien la République leur a d'obligations, et qu'elle n'est que reconnaissante, quand elle se montre grande et généreuse à leur égard. Lorsque dans le silence de leur cabinet, méditans sur la nature de l'homme, sur ses droits, sur ses devoirs, *Montesquieu*, *Mably*, *Rousseau*, produisirent l'*Eprit des Lois*, la *Législation*, le *Contrat social*, ils amassaient les matériaux dont se devait construire l'imposant édifice de la République française ; c'est de la saine philosophie dont ces grands hommes ont été les apôtres, que nous sommes appelés à recueillir les fruits........

Si l'on doutait que l'esprit philosophique, les arts et les sciences aient favorisé l'établissement de la République, il suffirait d'examiner quels sont les lieux où elle s'est établie le plus facilement, quels sont ceux où il a fallu, pour l'y fixer d'une manière stable, arracher les armes des mains aux citoyens égarés; elle est accueillie dans ces climats heureux où les sciences et les arts avaient éclairé les esprits, elle est long-temps repoussée dans ceux où le fanatisme étouffait les lumières. Les sciences, la philosophie, les beaux arts ayant contribué à l'établissement de la République, doivent aussi contribuer à sa conservation, à son affermissement; et s'ils ont su amener un nouvel ordre de choses, n'est-il pas à craindre que leur disparution ne produise de nouveaux désordres? Comment prévenir ce malheur?.... C'est en donnant enfin une forme stable à l'éducation publique. (L'orateur retrace ici les abus qui existèrent dans l'éducation jusqu'au moment où le Législateur s'occupa de cette partie si essentielle et trop long-temps négligée.) Aujourd'hui les jeunes gens, dans le même espace de temps qu'ils employaient à apprendre une ou deux langues mortes d'une manière souvent imparfaite, pourront suivre à la fois neuf cours différens; il ne leur sera

pas facile, je l'avoue, d'approfondir tant de parties, mais ils auront appris à les étudier, on les aura mis sur la route des vraies connaissances; on leur aura donné les moyens de se perfectionner dans celles qui seront devenues leur goût dominant. En examinant l'ordre dans lequel sont placés les différens cours, on voit que l'on y a suivi l'ordre naturel des connaissances humaines. L'art du dessin, le premier, le plus ancien des arts imitatifs, se présente d'abord comme celui qui parlant le plus aux yeux, est le plus à portée d'un âge où l'on reçoit plus d'idées par la vue que par les autres sens. Au commencement de leurs études, les jeunes gens ne négligeront pas celle des langues anciennes, parce que les ouvrages écrits dans ces langues sont le dépôt de la bonne littérature, et qu'une multitude de savans étrangers, n'écrivent encore qu'en latin. L'étude de l'histoire naturelle étalant les richesses de l'Univers, élèvera leurs esprits sous tous les rapports. Après avoir considéré la grandeur de ce spectacle dans son ensemble et dans ses détails, ils voudront connaître les élémens qui le composent. La chymie leur fournira les moyens d'analyser, de décomposer, et de recréer ces produits, qu'ils n'avaient d'abord considérés qu'en dehors, dans l'étude de l'his-

toire naturelle. L'étude de la physique est inséparable de celle des mathématiques, qui, en même temps que la physique trouve les lois de la nature, apprend à les calculer. A l'aide de la Grammaire, les jeunes gens apprendront à développer leurs idées d'une manière claire et précise. Par l'étude des Belles-lettres, ils apprendront à faire usage de leurs connaissances et à les présenter avec tout le luxe de l'expression. (L'orateur fait l'énumération des autres sciences qui doivent être enseignées dans l'Ecole centrale, il en fait sentir tous les avantages inappréciables.) C'est ainsi que l'esprit éclairé, le cœur rempli de l'amour de la Patrie, le jeune citoyen sortira du cours de ses études, connaissant ses devoirs et capable de les remplir. C'est sur vous, Citoyens, à qui la patrie a remis le précieux dépôt de l'instruction publique, que les pères de famille se reposent du soin de faire de leurs enfans des citoyens utiles et vertueux; vous en avez contracté l'obligation, et les honorables témoignages qui ont parlé en votre faveur, répondent que vous saurez la remplir.

ANALYSE

Du Discours du citoyen PINCHEDEZ, Professeur de Langues anciennes.

Depuis long-temps l'instruction publique languissait, périssait dans nos Départemens, rien ne s'offrait à l'esprit pour remplacer les instructions éteintes ; c'en était fait de nous, si le Législateur ne nous eût tendu une main secourable. (Ici le Professeur entre dans de longs détails sur les avantages de l'éducation.) Malgré les cris de quelques novateurs outrés, la Convention n'a pas cru devoir renverser tout l'ancien édifice; mais en l'étendant, en offrant des ressources à la diversité des goûts, des talens et des besoins, elle a pensé que, s'il y avait une grande erreur à faire, de l'étude des langues anciennes, l'unique objet d'instruction, il y en avait une au moins aussi préjudiciable à l'abandonner tout-à-fait, etc. Qui ne sait pas que les Grecs et les Romains, ces peuples si célèbres, sont nos maîtres en tout genre? Dans l'éloquence, dans la poësie, dans l'histoire, comme dans les beaux arts, ils nous

présentent des modèles qui, de tout temps, firent l'admiration et le désespoir des plus brillans génies. Sans leur langue féconde, nous serions dans l'impossibilité de donner des noms à nos découvertes utiles. Les langues grecque et latine étant mortes et par conséquent fixées, ne peuvent plus recevoir d'altération, elles sont devenues pour tous les hommes de tous les pays un moyen de communication extrêmement précieux et toujours subsistant. Mais, dira-t-on, quelle nécessité y a-t-il de savoir à fond ces deux langues? Aucune, sans doute. Mais sans parler des ressources analogiques qu'elles nous offrent, comment pourra-t-on, sans les étudier, sentir les beautés particulières dont fourmillent *Cicéron* et *Démosthène, Horace* et *Anacréon*; beautés qui ne peuvent passer dans une autre langue, sans perdre la moitié de leur prix? Ne disons pas que nous sommes assez riches de notre propre fonds, pour pouvoir nous passer des ouvrages de ces grands maîtres ; dans tous les genres, l'antiquité nous offrira les plus beaux modèles à suivre. C'est à l'école des Grecs et des Romains, que se sont formés les écrivains célèbres dont notre patrie s'honore; c'est chez eux que *Racine* et *Voltaire* ont puisé ces images brillantes, mais vraies; ces

sentimens passionnés, mais naturels ; ces expressions sublimes, ces charmes touchans de la diction la plus pure, ces tours heureux et périodiques qui ont fixé notre langue et élevé notre poësie à ce haut point où l'on ne pouvait croire que la marche pesante de nos constructions, la rareté de nos inversions et la monotonie de la plupart de nos désinences, lui permettraient jamais d'atteindre. (Le professeur se livre ici à des détails analogues à l'enseignement des langues anciennes, dont il est chargé. Il expose que sa position est bien différente de celle des autres professeurs ; que dans l'histoire naturelle, les belles-lettres, les mathématiques, chacun d'eux peut ranger ses élèves sur une même ligne et traiter sa matière en commençant par les élémens ; au lieu que le professeur de langues anciennes se voit obligé de se proportionner à tous, et d'établir différens classemens.) A Dieu ne plaise que je vous propose néanmoins cette marche lourde et pénible qui ne paraissait traîner les études pendant un nombre septénaire d'années et de classes, que pour concentrer et conserver jusques dans les sanctuaires de l'instruction, ces anciennes rêveries orientales sur la magie de certains nombres ! La facilité, l'aptitude, l'application des sujets, sont des

mesures plus certaines du temps que chacun d'eux doit consacrer à la doctrine. Mais cette diversité de talens naturels ou acquis entraîne aussi, comme on n'en peut disconvenir, la nécessité de quelques divisions, etc. etc. (Le professeur termine par faire connaître le plan qu'il a adopté et qu'il se propose de suivre.)

ANALYSE

DU DISCOURS DU CITOYEN BOINVILLIERS, PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES, ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE PARIS.

L'INSTRUCTION nationale était pour les gouvernans un devoir réclamé impérieusement par les besoins de la société entière. En vain jusqu'alors quelques écrivains courageux, armés contre les préjugés de leur siècle, avaient fait entendre hautement que l'instruction de la jeunesse était vicieuse; en vain ils avaient indiqué les moyens de la perfectionner, il n'appartenait qu'à une assemblée d'hommes tout à la fois puissans et animés du bien public, d'ordonner la réforme des abus sans nombre qui devaient à jamais se perpétuer dans l'éducation, et d'organiser ensuite l'instruction publique de manière à la rendre facile et attrayante. (Le professeur développe ici avec avantage la supériorité des nations instruites et policées, sur celles qüe l'ignorance et la barbarie tiennent sous leur joug avilissant.) Les hommes, tous tant qu'ils sont, contractent en naissant une dette avec l'Etat dont ils sont

les membres, et tous en cette qualité appartiennent plus à la Patrie qu'à leurs parens. A Lacédémone les enfans étaient regardés comme un bien propre et appartenant à la République; aussi se chargeait-elle de les faire élever tous ensemble à ses frais, loin des yeux de leurs parens. Grace aux lois sages que notre gouvernement a instituées, tous les citoyens indistinctement sont appellés à jouir du bienfait de l'instruction, elle sera répartie avec toute l'égalité que prescrivent la durée du temps qu'on peut y consacrer, la distribution des habitans sur le territoire de la République, et l'économie que nécessitent les besoins toujours renaissans de l'Etat. Dans ses divers degrés, l'instruction nationale embrassera le systême entier des connaissances humaines; nos enfans puiseront dans les écoles centrales, non-seulement, par rapport à l'instruction, les élémens de tout ce qu'ils doivent savoir étant hommes, mais encore, par rapport aux mœurs, ce qu'ils doivent pratiquer toute leur vie, etc. En comparant l'éducation nouvelle au genre d'instruction pédantesque qu'on recevait naguères dans les collèges, on sera forcé, sans doute, de convenir que le Sénat français, accoutumé à vaincre au-dedans comme au-dehors, a su au milieu des orages politiques, fon-

der une institution dont aucun siècle ne présente de modèle. Il y a aujourd'hui un an révolu, qu'entourée de toutes parts des débris honteux dont le vandalisme avait couvert la France, luttant contre les flots d'une mer féconde en naufrages, la Convention par son décret du 3 Brumaire, a voulu que 90 Ecoles prissent tout à coup la place de ces établissemens où la jeunesse consumait ses plus belles années à retenir quelques mots grecs et latins, puisés dans *Cicéron* et *Démosthène*. Les langues de ces deux orateurs sont à la vérité la source de toutes les beautés littéraires, mais leur étude ne saurait donner à l'état tout à la fois des orateurs sublimes, de célèbres historiens, des poëtes fameux et des peintres habiles. Si les états despotiques peuvent se passer d'hommes distingués dans ces divers genres, les Républiques du moins les réclament. Partout où il y a des actions sublimes à chanter, des traits de courage ou de vertu à transmettre à la postérité, des vérités hardies et salutaires à publier, il faut des poëtes célèbres, des statuaires habiles, des historiens fideles, et des orateurs courageux. (Le professeur passe en revue les hommes qui, dans tous les siècles, ont enrichi la littérature.) Tel est le privilège des Belles-lettres, qui sont appellées par les

Latins *Humaniores litteræ*, qu'elles civilisent l'homme capable des plus grands excès, quand l'éducation ne réforme pas ce qu'il apporte de vicieux en naissant ; les lettres adoucissent les mœurs d'un peuple sauvage, et l'accoutument à cet ordre social auquel la providence nous a tous destinés. Prétendre le contraire, est soutenir gratuitement un paradoxe, ainsi que l'a fait *Rousseau*, ou servir honteusement la cause du vandalisme dont le souffle impur a trop long-temps désolé notre malheureuse patrie. Les poëtes ne nous représentent *Orphée* entouré d'arbres et de rochers qui accourent à l'envi aux sons mélodieux de sa lyre, que pour nous démontrer par une fiction aussi ingénieuse que brillante, qu'il n'est point de caractère, quelque féroce qu'il soit, que la culture des lettres en général ne puisse adoucir..... La littérature comprend tout ce que les anciens attribuaient au Grammairien et au Rhéteur ; je la diviserai en cinq parties, savoir: la Grammaire, la Logique, l'Eloquence, la Poësie et l'Histoire raisonnée du paganisme. (Ici le professeur caractérise chacun de ces arts qui sont tellement liés ensemble, que l'un ne peut se passer des secours de l'autre. Il définit l'éloquence, ce grand art des peuples libres, dont les anciens ont été les premiers maî-

tres; et après avoir expliqué ce qu'il entend par *art oratoire*, il établit la différence qui existe réellement entre l'art oratoire et l'éloquence que l'on a si souvent confondus.) C'est à la réunion de l'un et de l'autre que nous devons ces productions immortelles qui seront ici l'objet de notre étude et de notre admiration. Si nous avons vu jusqu'à ce jour l'éloquence négligée parmi nous, il faut en attribuer la cause à la nature du gouvernement sous lequel nous vivions; mais sous l'empire des Lois et de la Liberté, dans un temps qui nous rappelle les beaux siècles de *Périclès* et d'*Auguste*, l'éloquence doit reprendre son ancienne vigueur; toutes les ames pour ainsi dire confondues, doivent se remplir d'une sainte et brûlante énergie; tous animés du même zèle, doivent combattre avec force les erreurs et les préjugés, disséminer les lumières, préparer d'utiles réformes, porter un coup mortel à l'orgueil et à la stupidité, répandre les ouvrages consacrés à la philosophie, détruire l'empire du vice, et préparer chaque jour de nouveaux triomphes à la Vertu.

Nota. Les autres Professeurs n'étant point encore arrivés pour l'époque de l'installation, n'ont pu être entendus; savoir: les citoyens *Van-der-bergh*, pour le dessin; *de Brun*, pour l'histoire naturelle; *Biot*, pour les mathématiques, &c. &c.

Les discours prononcés, le Département a déclaré que les cours de l'Ecole centrale s'ouvriraient le lendemain, et la séance a été levée au milieu des témoignages universels de satisfaction et d'allégresse.

AVIS.

Le citoyen Boinvilliers (Professeur de Belles-Lettres) s'est volontairement chargé de l'inscription et du classement de tous les élèves qui se présenteront ou qu'on aménera à quelque époque de l'année que ce puisse être.

Il prévient de plus qu'il recevra à demeure, au sein même de l'Ecole centrale, tous les jeunes gens qui voudront suivre avec succès les cours établis ; ils y auront une nourriture saine, un logement agréable, et jouiront de tous les avantages que promettent la fréquentation des Professeurs, la jouissance des objets d'étude et les répétitions nécessaires des leçons reçues dans l'Ecole.